

NOTES DE LECTURE

Kôta ISHII

Mille cercueils, à Kamaishi après le tsunami du 11 mars 2011

Préface de Jean-François Sabouret, traduction par le groupe Honyakudan
(Seuil, Paris, 2013, 240 p., 19 €)

Revenant deux ans après sur la catastrophe qui a frappé le nord-est de l'archipel, les médias ont insisté sur la catastrophe de Fukushima. Non sans raison, car celle-ci continue à tarauder les esprits et à entretenir un indispensable débat au sein de la population japonaise. Toutefois, et de façon surprenante, les autres dimensions du drame du 11 mars 2011 ne sont aujourd'hui plus guère évoquées, alors que les images du tsunami-séisme, des ravages qu'il avait instantanément provoqués, des morts (15 873 selon les chiffres officiels) et des disparitions (2 744) qu'il avait entraînées, avaient ému la planète entière et suscité un vaste mouvement de solidarité. L'apparent stoïcisme dont la population du Tôhoku avait alors fait montre y avait été pour beaucoup.

Nourrissons, femmes enceintes, travailleurs, adolescents ou personnes âgées, corps broyés, noyés ou crispés dans une vaine résistance, visages comme endormis ou étouffés sous la boue, il fallait sauver ceux qui pouvaient encore l'être, retrouver les victimes et les nommer, car rien n'est plus impératif pour leurs proches que de pouvoir les reconnaître, d'éviter d'avoir à les enterrer – une forme d'abandon –,

de les incinérer et de recueillir leurs cendres, afin de les honorer et leur permettre de continuer à vivre parmi les vivants. Dès le lendemain de l'événement, le journaliste, Ishii Kôta „=s'est rendu dans le Sanriku, la longue côte édentée de rias qui a été la plus violemment affectée, plus précisément à Kamaishi dont le port venait d'être rasé, mais dont les quartiers industriels d'amont et les bâtiments administratifs avaient été épargnés. Il s'est alors attaché à suivre ceux qui, parmi les survivants, soit par devoir professionnel soit de façon volontaire, se sont consacrés pendant des semaines à limiter les effets du désastre et à préserver l'avenir, maire, fonctionnaires municipaux, gardes-côtes, membres des « forces d'autodéfense », employés des pompes funèbres, bonzes, mais aussi médecins, dentistes et leurs assistantes chargés de l'identification des cadavres, pompiers bénévoles ou animateurs sociaux. Pourtant, selon le shintoïsme, que l'on présente comme un ensemble de croyances autochtones, tout ce qui concerne la manipulation des cadavres humains et animaux est souillure, raison pour laquelle ceux qui avaient à la pratiquer, croque-morts, équarrisseurs,

bouchers ou tanneurs, étaient des parias relégués hors des quatre ordres traditionnels de la société. Les éventuelles réticences ont été balayées et, dans une langue attentive et pudique, que la traduction rend bien, l'auteur relate le combat de ces dizaines de personnes, leurs doutes, les obstacles auxquels elles furent confrontées et le concours déci-

sif qu'elles ont pu apporter aux familles. Par là même, et sans le moindre pathos, au plus près des protagonistes, c'est-à-dire à hauteur d'homme, il fait comprendre à l'étranger ce qui a pu le surprendre et qui est en vérité universel. La seule forteresse de l'homme, ce qui se prononce *toridé* en japonais, c'est l'homme.

PATRICE JORLAND